

L'infime et l'immense

Pour un oui ou pour un non

Marie-Andrée Brault

Number 93 (4), 1999

Festivals

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25787ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brault, M.-A. (1999). Review of [L'infime et l'immense / *Pour un oui ou pour un non*]. *Jeu*, (93), 98–100.

MARIE-ANDRÉE BRAULT

FTA

L'infime et l'immense

Le théâtre de Nathalie Sarraute pourrait être qualifié de théâtre de la démesure. Non pas qu'il soit spectaculaire : sobre et dépouillé, sans action autre que la parole, il n'appelle pas de dispositifs scéniques flamboyants. La démesure se trouve ailleurs. Elle provient du lien intime qui unit l'infiniment petit à l'infiniment grand. Tout le théâtre de Sarraute prend sa source à ce qui paraît être un détail : une prononciation, un mensonge sans conséquence, une intonation, bref « ce qui s'appelle rien » pour reprendre le sous-titre d'*Isma* et une réplique de *Pour un oui ou pour un non*¹. Ce rien devient le déclencheur d'un mouvement intérieur complexe, mi-viscéral, mi-réfléchi, qui poussera l'individu à rompre les conventions sociales, la juste mesure et les bonnes manières. L'incident banal, généralement lié à la parole ou à l'absence de parole, prend des dimensions de cataclysme. Sarraute se plaît à montrer le grain de sable qui détraque l'engrenage.

Dans *Pour un oui ou pour un non*, une intonation aura pour conséquence de ruiner l'amitié que vivent deux hommes. Le premier, plutôt terre à terre, marié et père d'un enfant, jouit d'une bonne situation. Il est *celui qui a réussi*. Le second, plus rêveur, a une carrière moins éclatante que celle de son ami et mène une vie retirée et solitaire. Lors d'une rencontre, alors que H2 (les personnages de Sarraute ne portent pas de nom) s'était vanté d'une petite réussite, H1 aurait dit : « C'est bien, ça », allongeant nettement le « bien » et marquant une pose notable avant d'ajouter le « ça ». Le ton sur lequel cette phrase a été prononcée serait-il empreint de mépris ? de condescendance ? Tapi dans ce commentaire anodin se trouverait-il tout le malaise grugeant une amitié pourtant sans tache, malaise né de visions différentes de l'existence ? Invité à se prononcer sur la question, un couple de voisins ne verra là rien de bien grave. Mais le « c'est bien, ça », pourtant insignifiant à la base, a procuré à H2 un sentiment désagréable qui l'a poussé à s'éloigner. Il est devenu pour lui le révélateur de l'énorme fossé qui le sépare de son ami. Ce dernier, d'abord dépassé et incrédule devant la réaction de son complice de toujours, finit par se laisser convaincre. Leurs façons d'appréhender le monde sont, irrémédiablement, incompatibles. Dans les

Pour un oui ou pour un non

TEXTE DE NATHALIE SARRAUTE. MISE EN SCÈNE :
JACQUES LASSALLE, ASSISTÉ DE DIMITRI RATAUD ;
DÉCOR ET COSTUMES : RUDY SABOUNGHI ;
ÉCLAIRAGES : FRANK THÉVENON ; COIFFURES ET
MAQUILLAGES : MONIQUE EBERLÉ. AVEC JEAN-
DAMIEN BARBIN (H1), NICOLAS BONNEFOY (H3),
JOHANNA NIZARD (F) ET HUGHES QUESTER (H2).
COPRODUCTION DU THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE E.T.E.,
DE LA COMPAGNIE JACQUES LASSALLE, DE POUR
MÉMOIRE ET DU THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE.

1. Nathalie Sarraute, *Pour un oui ou pour un non*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1996, p. 1498.



Pour un oui ou pour un non
de Nathalie Sarraute, mis
en scène par Jacques
Lassalle (France). Photo :
Mario del Curto.

affrontements verbaux qui les mèneront à cette conclusion, ils examineront leur amitié, la retourneront dans tous les sens, la disséqueront. Et cette amitié, pas encore tout à fait morte, sera achevée dans cette opération.

Les concepteurs de ce *Pour un oui ou pour un non*, créé en avril 1998 au Théâtre Vidy-Lausanne et présenté au FTA, ont su faire d'un court spectacle un grand spectacle. Jacques Lassalle, qui cultive de durables amours avec l'œuvre sarrautienne, proposait au public montréalais une lecture si claire et cohérente de la pièce qu'elle semblait soudain la seule possible. Dès les premiers instants, le décor suggérait le jeu

des disproportions qui sous-tend le texte. Occupant toute la largeur de la scène du Monument-National et visant les hauteurs, il se révélait d'une nudité complète. Point de couleurs pour l'appartement de H2. Seules une chaise, une table de travail, une lampe et une petite toile, pas même accrochée au mur, prenaient place dans cet immense espace. Sur la droite, une fenêtre de grande dimension laissait entrevoir la ville. Dans cet environnement superbe de dépouillement, Lassalle et son scénographe Rudy Sabounghi ont fait naître un espace pour la lumière et la parole. Toujours fort belle et habillant de toutes les nuances possibles la toile presque vierge que constituait le décor, la lumière montrait le temps qui s'égrenait, la journée qui s'écoulait et s'achevait. Le dérèglement de l'amitié s'accompagnait ici du dérèglement du temps, l'action réelle de la pièce durant tout au plus une heure. Quant à la parole, elle chargeait littéralement les lieux, les prenait d'assaut pour un combat de mots qui n'aurait su tolérer l'exiguïté. Le travail scénographique était d'autant plus remarquable qu'il se faisait le reflet même de l'écriture de Sarraute, de sa façon de construire ses pièces non seulement autour d'un certain flou (qu'est-ce, au fond, qu'une intonation ?), mais aussi autour d'un certain vide. Car si la parole est primordiale dans *Pour un oui ou pour un non*, elle est aussi remplie de lieux communs, de sous-entendus et de points de suspension. Elle est bien souvent inachevée, comme on pourrait dire des personnages qu'ils sont incomplets, privés de l'individualité pourtant essentielle qu'apporte le nom. De ce point de vue, l'écriture de Sarraute présente des difficultés indéniables à qui veut mettre en scène et donner chair à ces personnages essentiellement construits par leurs discours.

Lassalle et ses comédiens ont réussi à investir les personnages non pas d'une psychologie ou d'une personnalité claires – l'enjeu est ailleurs –, mais d'un mélange d'humanité et de distance. Le jeu d'Hughes Quester était d'une extrême précision dans les gestes. Sa démarche lente, un peu boiteuse, et une certaine façon de tenir la tête, légèrement penchée sur l'épaule, teintaient le personnage de H2 de vulnérabilité, mais aussi, par moments, de décision. H1, avec son physique nettement plus délié et ses mouvements larges qui tranchaient avec la retenue de son ami, était présenté par Jean-Damien Barbin comme l'antithèse de H2. L'incompatibilité des deux hommes se trouvait ainsi ancrée à la fois dans la parole et dans les corps. Les comédiens ont su incarner les deux pôles entre lesquels chacun de nous est tiraillé : la volonté d'établir une distance entre soi et les autres, pour se préserver, en quelque sorte, et l'envie d'être reconnu, aimé et même envié. Leur jeu, qui n'évacuait pas cette touche d'humour que glisse Sarraute dans ses pièces, montrait des personnages désarmés (par la douleur longtemps refoulée chez H2, par l'incompréhension troublée chez H1), mais aussi déterminés, refusant de se renier soi-même au nom de l'amitié.

Certains pourraient dire de la version de *Pour un oui ou pour un non* proposée par l'équipe de Lassalle qu'elle est sans surprise, parce que très (trop ?) près de l'œuvre et de la pensée de Sarraute. Je crois plutôt que ce spectacle a réussi à faire de la rencontre entre le texte et la scène un objet d'une clarté saisissante. Le respect de Lassalle pour l'écrivain ne fige ni ne paralyse l'œuvre. Il la fait au contraire se déployer dans toute son intelligence et sa complexité. ¶